

COMPTE-RENDU DES

« DIX JOURS POLONAIS » D'HENRI RACZYMOW

La métaphore centrale de ce que l'auteur appelle lui-même un récit, est la fin de son histoire d'amour avec Pauline car celle-ci s'avère en fin de compte incapable de maîtriser la grammaire de la fusion et de la séparation et cette carence rend difficile la vie de couple. Ainsi voudrait-elle que le narrateur devine ses besoins, ce qui implique qu'il réussisse à se mettre parfaitement à sa place et lui reproche-t-elle en même temps de ne jamais lui demander ce qu'elle désire, c'est-à-dire de témoigner par cette demande même de l'irréversible séparation des amants.

C'est du constat de l'absence totale d'issue d'une telle configuration que naît leur décision de faire désormais domicile à part. Il a été convenu que le narrateur voyagerait en Pologne le temps que sa compagne achève, en enlevant ses affaires, le déménagement qui doit les séparer. Cet agencement en vaut bien d'autres beaucoup moins symboliques ou pratiques et peut-être tout aussi douloureux. C'est de là que les ancêtres de l'auteur sont venus et le sort que le nazisme leur a réservé, il y a maintenant plus de soixante ans, est tel que leur descendant - pour Français qu'il soit - ne peut envisager de terminer sa vie sans remonter vers la source.

Mais cette visite issue pourtant d'un projet simple est plus compliquée qu'il n'y paraît, car la Pologne réelle s'avère en fait aujourd'hui incapable d'assumer la vérité historique de sa relation avec ses Juifs. D'un côté c'est l'excès de séparation qui va là, bien au-delà de l'oubli et de la scotomisation pour s'installer dans le déni car Varsovie n'a gardé trace de rien mais de rien du tout. La fusion c'est l'obscénité d'un faux quartier juif à Cracovie, installation qui n'a d'autre objet que de vendre aux touristes ce qu'ils recherchent en venant dans les parages. Dans un cas comme dans l'autre et a fortiori dans la réunion des deux, la vie est impossible.

Durant ces dix jours de voyage, une sorte de kaddish ambulatoire que le narrateur s'était jusque là refusé à accomplir, il tente de s'appuyer alternativement sur le lien avec Pauline ou celui avec la Pologne pour faire face à une déchirure qu'il craint de ne pouvoir supporter. Il s'agit en effet de parvenir à se passer de sa mère, mère culturelle en tant que matrice, précedence, socle culturel, et faisant fonction de mère comme le sont souvent les conjointes dans l'intimité de leurs époux.

Mais le viatique sur lequel comptait le voyageur lui est refusé. Pauline est obstinément sourde à son appel et c'est tout seul qu'il doit affronter ce qu'il découvre être le désastre polono-polonais. L'espoir qu'il avait mis dans les retrouvailles avec la terre de ses ancêtres s'avère un leurre, ces retrouvailles ne compensent pas la dérobade des femmes qui ont pris au pied de la lettre l'espérance de la modernité qu'elles tentent de leur côté de transformer en radicale égalité.

La révolution cybernétique est passée par là. En avion, en taxi, à pied, en train, de toute façon, quel que soit le mode de transport emprunté cela ne va jamais car dans la grande soupe de la Globalisation contemporaine, les nations sont mises à mal comme, dans l'émancipation

générale de la monade démocratique, le sont aussi les relations de couple qui privées de modèle stable, ne sont pas si facile que cela à réinventer.

« La destruction des Juifs d'Europe est comme la disparition d'une forêt, elle a modifié le climat à des kilomètres à la ronde » nous a dit naguère Claude Lanzmann. Peut-être bien a-t-elle détruit en nous l'Humanité et ne pourrons-nous jamais guérir de cette perte sauf à réaffirmer la nécessité absolue de la filiation plutôt qu'à nous perdre dans les terres vagues et vaines de ce nouvel espace indéfini dans lequel le temps n'est plus qu'une simple variable d'ajustement soumise aux besoins locaux.

S'affilier, c'est ne confondre ni les générations, ni la présence et l'absence, ni le passé et le futur. S'affilier, c'est au-delà de la décision d'enfanter et de la joie d'y parvenir (bonheur qui ponctuellement n'est pas forcément au rendez-vous) supporter la naissance de l'enfant et le vide de la matrice qu'on révise en s'assurant que c'est bien effectivement le cas.

Ces dix jours polono-polonais que nous raconte le narrateur privé de tout enthousiasme, plutôt qu'une visite difficile à réaliser, sont la révision de la matrice polonaise, dans l'espérance qu'au retour Pauline en ayant profité pour déménager son barda, l'enfant qui demeure dans le voyageur aura appris à supporter l'absence de soutien de sa mère.

D'où vient alors que j'ai éprouvé un certain malaise dans la grande librairie parisienne où j'ai voulu acquérir son livre après que *Le Monde* m'en eut signalé l'existence ? Comme le libraire faisait semblant de ne pas connaître l'auteur pourtant déjà largement patenté, en plongeant dans les tréfonds de son ordinateur, il me demanda d'épeler. Peu préparée à cet exercice, cherchant moi-même ce qu'il en était, je le fis sagement et lentement: R.A.C.Z.Y.M.O.V.

Il me corrigea sèchement d'un « W ! A la fin, c'est un W ! » de telle manière qu'il me donna à penser que ce n'était pas simplement d'une précision littéraire dont il s'agissait et dont il se moquait.

Un W à la fin. A la fin de quoi ?

Jeanne Hyvrard

Références :

« DIX JOURS POLONAIS » D'HENRI RACZYMOW
Gallimard 2007 ISBN 978-2-07-078381-6 104 Pages 11 Euros